



Le sceau, miroir de la spiritualité des ordres militaires

Arnaud Baudin

► To cite this version:

Arnaud Baudin. Le sceau, miroir de la spiritualité des ordres militaires. Damien Carraz; Esther Dehoux. Images et ornements autour des ordres militaires au Moyen Âge. Culture visuelle et culte des saints (France, Espagne du Nord, Italie), Presses universitaires du Midi, pp.69-82, 2016, Tempus, 978-2-8107-0447-7. hal-03703353

HAL Id: hal-03703353

<https://hal.science/hal-03703353>

Submitted on 27 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TEMPUS

Images et ornements autour des ordres militaires au Moyen Âge

Culture visuelle et culte des saints
(France, Espagne du Nord, Italie)

Si l'étude des ordres religieux-militaires a, ces dernières décennies, bénéficié d'un dynamisme fécond, l'ouvrage *Images et ornements autour des ordres militaires au Moyen Âge* explore des voies nouvelles et se distingue à plusieurs titres. Il est original par la réunion, pas si fréquente, d'une quinzaine de spécialistes d'histoire et d'histoire de l'art, comme par son ouverture à des sources jusqu'ici peu considérées : peintures murales, sculptures, objets liturgiques ou encore sceaux. Le croisement des regards dans une véritable interdisciplinarité, la reprise à frais nouveaux de dossiers a priori connus, tout comme l'analyse de nouveaux matériaux conduisent à nuancer des certitudes et à remettre en cause quelques lieux communs. Le volume permet de saisir les dévotions et la liturgie des frères du Temple et de l'Hôpital, d'accéder à leur culture visuelle et de mesurer l'ambition de certains ensembles peints ou sculptés. Tout en ouvrant la comparaison à d'autres ordres religieux ou aux élites laïques, l'entreprise espère encourager de nouveaux questionnements sur la place et la singularité du monachisme militaire au sein de la spiritualité et de la culture du Moyen Âge.

Damien Carraz est maître de conférences en histoire médiévale à l'université Blaise-Pascal -Clermont-Ferrand 2 et membre du Centre d'Histoire « Espaces et Cultures » (EA 1001).

Esther Dehoux est maître de conférences en histoire médiévale à l'université de Lille et membre de l'Institut de recherches historiques du Septentrion (CNRS, UMR 8529).

Collection dirigée par Philippe SÉNAC et Bertrand VAYSSIÈRE

PUM

Presses
universitaires
du Midi

<http://pum.univ-tlse2.fr>

TEMP 57

ISBN : 978-2-8107-0447-7

Prix : XX €



9 782810 704477

TEMPUS

PRESSES UNIVERSITAIRES DU MIDI

Damien Carraz, Esther Dehoux (dir.)

Images et ornements autour des ordres militaires au Moyen Âge

Culture visuelle et culte des saints
(France, Espagne du Nord, Italie)



Damien Carraz, Esther Dehoux (dir.) Images et ornements autour des ordres militaires au Moyen Âge

TEMPUS

PUM
Presses
universitaires
du Midi

Arnaud Baudin

LE SCEAU, MIROIR DE LA SPIRITUALITÉ DES ORDRES MILITAIRES

À l'image des autres ordres monastiques, l'usage du sceau s'impose aux ordres religieux-militaires, à leurs communautés et à leurs principaux dignitaires pour la validation des actes du quotidien. Principal outil de communication du monde médiéval, l'empreinte de cire ou de plomb, imprimée à partir d'une matrice gravée autour d'une iconographie synthétique, proclame l'identité du sigillant et porte témoignage de la spiritualité des ordres de Terre sainte et de la péninsule Ibérique à travers les figures de leur sanctoral.

Le corpus réuni pour cette étude, riche d'un peu plus de cinq cents empreintes du XII^e au XVI^e siècle, est suffisamment représentatif pour constituer des regroupements, déceler des tendances générales, tenter une première analyse des différents choix iconographiques et essayer d'en comprendre les mécanismes d'adoption en fonction de la nature des ordres, des lieux et des périodes, en prenant appui, notamment, sur les repérages d'Helen Nicholson¹. De manière générale, quelle est la place des figures christiques, mariales et hagiographiques dans les sceaux ? Peut-on y lire les spécificités de la spiritualité de chacun des ordres en relation avec la possession de reliques ? Existe-t-il des périodes plus favorables que d'autres pour la vénération de certains saints, des modèles héroïques à imiter dans le combat pour la foi ? En clair, quel est l'apport de la sigillographie à notre connaissance de la spiritualité des ordres militaires ?

Présentation du corpus

Le corpus réunit 506 bulles et sceaux différents de la période 1147-1590. Sa composition est d'abord la conséquence de la faiblesse de la documentation disponible, en raison notamment de l'absence de catalogues ou de bases de données de sceaux des ordres militaires. Cette étude s'appuie donc essentiellement sur les collections sigillographiques éditées depuis le XIX^e siècle, ainsi que sur quelques précieux travaux et catalogues conduits

1. Nicholson, 2005.

de manière spécifique pour l'ordre du Temple et de l'Hôpital, ainsi que pour l'ordre teutonique et les ordres ibériques². Il en découle une surreprésentation des ordres de Terre sainte, la césure de l'année 1312 mettant en évidence, pour les XII^e et XIII^e siècles, la prédominance du corpus templier (100 sceaux) sur ceux de l'ordre de l'Hôpital (78 sceaux) et de l'ordre teutonique (56 sceaux). Après la dissolution du Temple, l'écart s'accroît entre les corpus hospitalier (199 sceaux) et teutonique (43 sceaux), le premier présentant encore 25 exemplaires au-delà de 1500. À côté des trois principaux ordres, la documentation réunie pour les ordres portugais et espagnols apparaît extrêmement réduite (30 sceaux), voire totalement inexistante pour ceux de Saint-Thomas d'Acre, Saint-Jordi, Alfama, Santa Maria, Montjoie, Montesa ou Dobrin qui connurent une fortune limitée.

Un autre déséquilibre est lié à la fragilité des sceaux dont seul un très faible nombre est conservé sous la forme d'empreintes ou de matrices. De manière générale, le sceau s'est imposé au début du XII^e siècle pour la gestion des établissements monastiques, engageant conjointement l'abbé ou le commandeur, en tant que représentant de ceux-ci, mais également la communauté ou la commanderie, comme autorité morale et, à ce titre, pourvue elle aussi d'une matrice. Guillaume, commandeur de l'Hôpital d'Étrépigny, et Hugues de Rochefort, commandeur du Temple de Valence, possèdent leur matrice dans la seconde moitié du XII^e siècle pour l'un, avant 1204 pour l'autre.

Pour autant, le rapport au sceau comme instrument de validation des actes de la pratique ne fut pas le même pour tous les ordres militaires. Les règles monastiques, celle de saint Benoît, composée avant l'extension du sceau aux abbés et à leurs communautés, comme celles du Temple, de l'Hôpital ou des Teutoniques, essentiellement consacrées aux aspects religieux et à la vie conventuelle, sont muettes à ce sujet³. Les dispositions relatives au sceau sont prises par le chapitre général et compilées dans les statuts de l'Hôpital ou des Teutoniques, ou dans les *retrais* du Temple. Néanmoins, tous les dignitaires, du grand maître au titulaire d'un commandement ou d'une charge, peuvent posséder un sceau dans le cadre de leur fonction. C'est le cas des maîtres des provinces, des commandeurs, mais aussi de certains chapelains, trésoriers ou prêtres. En revanche, les simples frères, qui ont renoncé à leur capacité juridique en quittant le monde, en sont dépourvus. Dès lors, il faut considérer qu'il a existé, pour chaque ordre, autant de matrices de sceaux qu'il y a eu de commanderies, de grands maîtres, de commandeurs et de dignitaires en capacité de sceller, sans oublier qu'une même autorité morale ou physique peut renouveler sa

2. Arnold (dir.), 1990 ; Borchart et Jan (dir.), 2011 ; Delaville le Roulx, 1881a, 1881b, 1887 et 1896 ; Gomes, 2005, 2009 ; Roger, 2007 ; Saint-Hilaire, 1991 ; Visser, 1942.

3. Demurger, 2002, p. 83.

matrice plusieurs fois en cas de vol, d'usage frauduleux, de perte ou d'usure. Si l'on devait quantifier le nombre total d'exemplaires ayant existé, le corpus des ordres militaires entre le ^{xiii}e et le ^{xvi}e siècle dépasserait sans doute les 10 000, voire les 15 000 sceaux !

Par ailleurs, la conservation de sceaux datés du milieu du ^{xiii}e siècle n'interdit pas l'existence d'empreintes plus précoces : l'essentiel des matrices a été perdu⁴ ; quant au taux d'empreintes conservées dans les chartiers, il se situe le plus souvent autour de 10 à 30% dans le meilleur des cas⁵. L'historien du sceau a donc appris à recourir à d'autres sources, comme les dessins dans les cartulaires, ceux de la collection de Gaignières ou encore les mentions d'annonces de sceaux dans les formules de corroboration des actes qui permettent de dater et d'attester l'existence de catégories diplomatiques aujourd'hui perdues.

Les deux tiers des sceaux du corpus portent une scène spécifiquement religieuse. Si un certain nombre de dévotions communes apparaissent de manière évidente, chaque ordre présente ses spécificités en fonction du culte rendu à un ou plusieurs saints patrons.

La Vierge

Le culte rendu à la Mère de Dieu est commun à tous les ordres militaires qui se placent sous sa tutelle⁶. Nikolaus Jaspert en a résumé les raisons : essor généralisé de la dévotion mariale depuis le ^{xiii}e siècle, sous l'influence, notamment, de Bernard de Clairvaux ; transformation de l'image de Marie, porte-parole des chrétiens, en reine suprême dont les frères des ordres militaires se posent en vassaux ; recours de plus en plus fréquent à l'assistance et à l'aide de la Vierge sur les champs de bataille de Terre sainte ou de la péninsule Ibérique⁷.

La vénération de Marie prend des dimensions exceptionnelles dans la spiritualité des milices issues de Terre sainte. Apparue au ^{iv}e siècle, la Vierge en majesté, assise sur un trône avec l'Enfant Jésus, est une identification de la Vierge-Reine à l'Église (Ill. 45). Il s'agit d'un thème récurrent de

4. Le trésor de l'ordre teutonique, à Vienne, conserve une dizaine de matrices essentiellement médiévales, preuve que ces objets n'étaient pas systématiquement annulés dès lors qu'était mis fin à leur usage (Arnold (dir.), 1990, p. 396-493). Peut-être est-ce un indice de l'intérêt porté aux matrices considérées comme particulièrement belles ou, à l'image de la conservation à titre de *memoria* dans quelques lignages aristocratiques, certains dignitaires firent-ils le choix de préserver celles qui, par leur utilisation prolongée, avaient fini par devenir emblématiques d'une commanderie ou d'une fonction, voire être considérées comme des images de dévotion.

5. Sur ces questions, voir Pastoureau, 1981, p. 46-47 ; ou, plus récemment, Baudin, à paraître.

6. Nicholson, 2005, p. 98.

7. Jaspert, 2009c.

la peinture et de la sculpture médiévales que nombre d'ecclésiastiques retiennent pour leurs sceaux, notamment dans l'ordre du Temple et de l'Hôpital : D. Simão Mendes, procureur de l'ordre du Temple en Castille, León et Portugal (1231)⁸ ; Pierre, commandeur de la baillie hospitalière de Haut-Avesnes (1374)⁹ ; commanderies du Temple de l'Aventin (fin du XII^e siècle) ou de Prague (1313), toutes deux placées sous la protection de la Vierge¹⁰. La dévotion mariale, qui atteint son apogée aux XIV^e et XV^e siècles chez les Teutoniques, rejaillit tout particulièrement dans l'emblématique des *fratres domus hospitalis sancte Marie Teutonicorum*. Vénérée sur l'une des bannières de l'ordre, Marie est présente sur 28 % des sceaux entre 1221 et 1488, trônant avec son Fils sur un grand nombre d'exemplaires, à commencer par la bulle de l'ordre et le sceau du grand maître¹¹. L'image est reprise par le maître d'Allemagne et un certain nombre de dignitaires (commandeur de l'ordre à Trèves, commandeurs de Burow et de Königsberg) et de commanderies (Altshausen, Zschillen, Ramersdorf)¹². Le choix de la représentation mariale est aussi fonction de la dédicace : Annonciation pour la commanderie de Heilbronn, Visitation pour la commanderie de Polná ou, plus souvent, Couronnement de la Vierge (six cas entre 1274 et 1410), comme sur le sceau de la commanderie de Marienburg, siège de l'ordre depuis 1309 et dont la chapelle abrite une statue de la Vierge à l'Enfant¹³. En revanche, les thèmes de l'Assomption, de la Nativité de Marie ou de la Purification, dont les fêtes marquent le début des *Reisen* de Prusse, sont quasiment absents du corpus (sceau du bailliage de Saxe-Thuringe), alors que d'autres thèmes mettant en scène la Sainte Famille, comme la Nativité ou la Fuite en Égypte, ornent les très belles matrices des maîtres de Prusse et de Livonie¹⁴.

Le Christ

En dehors de l'ordre du Christ, des Porte-glaive et de l'ordre de Dobrin, les ordres militaires invoquent moins souvent le Christ que sa Mère. La croix est pourtant au cœur du christocentrisme des ordres militaires. Elle en est à la fois l'insigne et l'emblème le plus représentatif. Portée en tête de

8. Gomes, 2009, p. 137.

9. Arch. nat., sc/A 2853.

10. Benocci, 1999, n° 31 ; et Borchardt et Jan (dir.), 2011, p. 243 et pl. VII.

11. Jaspert, 2009c, p. 960 ; Arnold (dir.), 1990, n° VI.3.8.a (ordre) et VI.3.2 (grand-maître).

12. Arch. nat., sc/Ch 2977 (Trèves) ; <http://www.ernstfherbst.de/do/sa/bu/bu-inh.htm> (Burow) ; Arnold (dir.), 1990, n° VI.3.15 (Königsberg), VI.3.48 (Altshausen), VI.3.47 (Zschillen) et VI.3.45 (Ramersdorf).

13. Arnold (dir.), 1990, n° VI.3.362 (Heilbronn) et VI.3.9 (Marienburg) ; Borchardt et Jan (dir.), 2011, pl. XI (Polná).

14. Arnold (dir.), 1990, n° VI.3.31 (Saxe-Thuringe), VI.3.12 (Prusse) et VI.3.21 et 22 (Livonie).

l'armée par les Templiers, la Vraie Croix galvanise et protège les croisés. Elle symbolise aussi la sacralisation suprême du combat mené pour la délivrance des Lieux saints. Elle est cependant loin d'occuper la première place sur les sceaux des ordres militaires (13 %) et, à l'exception des ordres ibériques, elle ne constitue pas la figure majeure ou unique du sceau de l'ordre ou du grand maître.

Cette croix, qui n'a pas de forme fixe, est présente au XIII^e siècle sur 15 sceaux templiers (maître d'Aquitaine, Temple de Paris)¹⁵. Dans l'ordre de l'Hôpital, la croix patriarcale, à double traverse, insigne du Saint-Sépulcre, figure à l'avvers des sceaux du grand maître et du chapitre, puis, à partir de 1278, de la bulle commune au grand maître et à l'ordre¹⁶. Le plus souvent pattée (Ill. 46), la croix est arborée sur près de 12 % des sceaux du corpus hospitalier entre 1189 et 1508, tandis que la croix à huit branches, dite « de Malte », apparaît pour la première fois sur le sceau de Raymond de Seras, commandeur de Montmorillon (1323)¹⁷. La croix pattée ou simplement grecque ne figure que sur 6 % des sceaux teutoniques. Les ordres ibériques, en particulier celui d'Avis, utilisent la croix fleuronée avec une plus grande fréquence¹⁸. Dans d'autres cas, la croix est associée à l'épée, dont elle forme le pommeau, et symbolise alors le combat mené par les ordres pour l'évangélisation des païens ou la reconquête des terres sous domination musulmane : c'est le cas des Porte-glaive, qui arborent sur le sceau de l'ordre l'insigne éponyme¹⁹.

Depuis le milieu du XII^e siècle, le revers de la bulle de l'Hôpital figure l'intérieur du Saint-Sépulcre, identifié par ses trois coupes, une lampe éclairant le Christ allongé au tombeau²⁰. Ainsi que l'a fait remarquer Alain Demurger, cette représentation est un symbole fort de l'*imitatio Christi* prônée, par exemple, par Bernard de Clairvaux dans son *Éloge de la nouvelle chevalerie* :

*Inter sancta ac desiderabilia loca sepulcrum tenet quodammodo principatum, et devotionis plus nescio quid sentitur, ubi mortuus requievit, quam ubi vivens conversatus est, atque amplius movet ad pietatem mortis quam vitae recordatio*²¹.

15. Arch. nat., sc/E 1663 (Poitou) et sc/D 9915-9915^{bis} (Paris).

16. Arch. nat., sc/D 9980 (bulle du grand maître Geoffroy de Donjon en 1193) et sc/St 4893 (bulle commune de 1316).

17. Arch. nat., sc/St 4861.

18. Maître d'Avis en 1265, 1334, 1396 ; Gomes, 2005, p. 153-154.

19. En ligne : <http://www.pierrenicolas.com/Lieven/IntroductionHistLieven01.htm>.

20. Arch. nat., sc/D 9980^{bis} (revers de la bulle du grand maître en 1193) et sc/St 4893^{bis} (revers de la bulle commune de 1316 et suiv.).

21. Bernard de Clairvaux, 1990, p. 98, § 18.

La représentation, dont l'hétérodoxie intrigue pour le moins – le tombeau est supposé être vide²² – doit être rapprochée des ampoules que rapportent de Jérusalem croisés ou simples pèlerins et interroge sur le rôle des Hospitaliers, gardiens du Saint-Sépulcre, dans la circulation d'une image stéréotypée²³.

Le Christ peut apparaître seul, bénissant, ou à l'intérieur de scènes de sa vie terrestre, des heures précédant sa Passion ou de la Passion elle-même. Les sceaux teutoniques sont les plus nombreux et les plus variés, avec une trentaine d'exemplaires connus entre 1232 et 1501 (30 %) : Christ bénissant (précepteur du bailliage de Lorraine, bailli de Franconie et de Bohême, commanderie de Deutschbrod) ; Baptême du Christ (commanderie d'Altenbourg) ; Repas chez Simon (commanderie de Wissembourg) ; Entrée du Christ à Jérusalem (commandeur de Würzburg, commanderie de Mayence, bailli de Franconie) ; Lavement des pieds (grand hospitalier teutonique, en lien avec la fonction charitable de ce dignitaire) ; Portement de Croix (commanderies de Würzburg et d'Ellingen) ; Flagellation (commandeur de Werden, commanderies de Donauwörth et de Gangkofen) ; Résurrection (commandeur de Reval, commanderies d'Alden Biesen et de Mergentheim)²⁴. Il ne s'agit pas ici d'une mise en avant de la dédicace de la commanderie, mais d'une nouvelle allusion à l'*imitatio Christi*, l'intervention des frères en Terre sainte étant vécue comme un pèlerinage sur les lieux où le Christ vécut et souffrit sa Passion, un chemin où, là encore, le fondateur de Clairvaux les invite à se rendre, pour s'y battre, mais aussi y méditer. Le message peut aussi prendre la forme de représentations allégoriques : un lion soufflant sur ses petits, symbole de la Résurrection (commanderie teutonique de Mulhouse) ; un pélican déchirant ses entrailles pour nourrir sa couvée (Ill. 47), à l'image du Christ mourant sur la croix pour le salut de l'humanité (bailli teutonique de Coblenz ; Peire Pellicier,

22. Demurger, 2013, p. 154-155.

23. Laura Whatley a récemment fait le rapprochement entre cette bulle et deux ampoules de pèlerinage conservées au Staatliche Museen de Berlin et au British Museum (communication « Sanctity and the Impression of Place: Pilgrimage Art and Seals in the Latin Kingdom and the West » au colloque « Seals and Status, 800-1700 », Londres, British Museum, 4 décembre 2015). Je remercie également Cécile Voyer d'avoir attiré mon attention sur cette proximité iconographique qui interroge sur la polyvalence des artisans médiévaux dans le domaine de la production d'images métalliques de toutes natures (monnaies et médailles, sceaux, ampoules de pèlerinage, etc.).

24. Arnold (dir.), 1990, n° VI.3.35 (Lorraine), VI.3.40 (Franconie/Bohême), VI.3.68 (Deutschbrod), VI.3.46 (Altenbourg), VI.3.64 (Wissembourg), VI.3.50 (commandeur de Würzburg), VI.3.51 (Mayence), VI.3.41 (Franconie), VI.3.11 (grand hospitalier), VI.3.50 (commanderie de Würzburg), VI.3.59 (Ellingen), VI.3.60 (Donauwörth), VI.3.61 (Gangkofen), VI.3.25 (Reval), VI.3.42 (Alden Biesen), VI.3.65 (Mergentheim) et British Museum, 1875, 0120.36 (Werden).

chapelain du Temple d'Arles²⁵) ; surtout sous la forme de l'*Agnus Dei*, l'agneau du sacrifice réconciliant l'Ancien et le Nouveau Testament (Ill. 48)²⁶. L'Agneau est présent dans une dizaine de sceaux de l'Hôpital et, dès 1160, sur 15 matrices de l'ordre du Temple dont il constitue l'un des plus anciens thèmes iconographiques (maîtres des provinces d'Angleterre, d'Aragon, de Castille, León et Portugal, de Provence ; commanderie de Londres ; commandeur de Normandie)²⁷. Templiers et Hospitaliers ne font pas pour autant figure d'exception au sein de l'Église : l'*Agnus Dei* est un thème iconographique en vogue dès les premiers temps du christianisme et constitue, dans le contexte de la réforme grégorienne, un choix extrêmement fréquent des sceaux et contre-sceaux ecclésiastiques au Moyen Âge²⁸.

Saint Jean-Baptiste

Le Précurseur apparaît comme la figure majeure du sanctoral des Hospitaliers, qui le vénèrent depuis les origines dans l'une des églises de la maison chèvetaine de Jérusalem, près du Saint-Sépulcre²⁹. Si l'on écarte la masse importante des exemplaires aux armes des lignages des dignitaires, ce sont 26 % des sceaux de l'Hôpital qui portent l'image du saint, loin devant la croix (19,7 %) et l'aigle de Jean l'Évangéliste (10 %), soit sous la forme du souvenir de son supplice – tête seule, de face et barbue, ou posée sur un plateau ou dans un calice (13 exemplaires entre 1189 et 1475 ; Ill. 49) –, soit désignant l'*Agnus Dei* (16 exemplaires entre 1201 et 1564), ou d'une représentation du Baptême du Christ en 1372. Aucune zone d'implantation de l'Hôpital ne fait exception : prieurés d'Angleterre et de Clerkenwell, prieurs d'Allemagne, Bohême, Pologne et Moravie, prieurés d'Autriche et de Styrie, prieurés de Bourgogne et de Saint-Gilles, commanderies de Paris, de Prague,

25. La matrice du sceau de Peire Pellicier fut trouvée dans sa chambre. Elle est décrite dans l'inventaire de la commanderie d'Arles en 1308 : « *Item quoddam sigillum longum cum impressione pellicani et sculptura litterarum talium "sigillum fratris P. Pellicerii, cappellani milicie Templi"* » (Carraz, 2003, vol. 3, CTAr, n° 172, p. 228 ; 24 janvier 1308).

26. Arnold (dir.), 1990, n° VI.3.49 (Mulhouse) et VI.3.36 (Coblence) ; Bibl. nat. Fr., M 1085 (Peire Pellicier).

27. Saint-Hilaire, 1991, p. 82-85 (Angleterre) et 94-95 (Aragon) ; Gomes, 2005, p. 146 (Portugal) ; Arch. nat., sc/St 154 et sc/D 9870 (Provence) ; Ellis, 1986, vol. I, M 527 (Londres) ; Arch. nat., sc/N 3116 (Normandie).

28. L'*Agnus Dei* est aussi très présent dans quelques sceaux urbains (Macé, 2009). Au sujet des représentations de l'*Agnus Dei* dans les sceaux, voir Cherry, 2003.

29. Demurger, 2013, p. 139-143. Nicholson, 2005, p. 102-103, a également montré qu'avant d'être le saint patron des Hospitaliers, Jean-Baptiste était aussi celui de la ville d'Amalfi d'où était originaire Pantaleone di Mauro, à l'origine, au milieu du XI^e siècle, de l'hôpital près du Saint-Sépulcre à Jérusalem qui sera érigé en maison chèvetaine de l'ordre en 1113.

Strakonice, etc³⁰. On relèvera aussi que plusieurs dignitaires prénommés Jean se placent volontiers sous la protection de leur patron : Jean von Rogow, commandeur de Liebschau (1289-1313), Jean de Moulignon, commandeur de Frasnay (1290), Jean Meuvez, commandeur de Saint-Aubain (1368), Jean Fouque, commandeur de Bretteville-le-Rabet (1383), Jean le Guillin, commandeur de Campigny (1388-1404), Jean de Gondevillier, commandeur de Paris (1436)³¹. À Saint-Jean-en-L'Isle, le Baptiste est convoqué sur le sceau de la commanderie ou du prieur du XIII^e au XV^e siècle. À titre de comparaison, il ne figure que sur seulement 4 à 5 % des sceaux templiers et teutoniques, le plus souvent sous la forme d'une tête barbue.

Au-delà de la dévotion à un saint majeur du Nouveau Testament, que les circonstances de la fondation de l'Hôpital à Jérusalem ont par ailleurs étroitement associé à cet ordre, le choix récurrent de l'image du Baptiste évoque le propre sacrifice des frères. Représenté décapité ou désignant l'Agneau, son emblème qui rappelle le sacrifice du Christ et accomplit la promesse de la Rédemption (« Voici l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde », Jean 1, 29), Jean-Baptiste préfigure le martyr des moines-soldats, morts au combat ou décapités eux-aussi par les païens pour la défense de la Terre sainte. Il est aussi le symbole de paix et de pénitence pour le combattant qui doit se réconcilier avec Dieu après la bataille. En cela, l'iconographie sigillaire est conforme à celle que développent les ordres à l'intérieur de leurs chapelles³².

Les apôtres

Le corpus souligne la dévotion des ordres militaires envers trois des apôtres : Jean l'Évangéliste, son frère Jacques et Thomas. Jean l'Évangéliste semble avoir été particulièrement vénéré par le Temple et l'Hôpital. Helen Nicholson a ainsi fait remarquer qu'un exemplaire anglo-normand de la règle du second faisait référence à l'apôtre préféré³³. Il semble en effet que la présence fréquente de l'aigle sur une vingtaine de sceaux templiers et hospitaliers entre 1187 et 1422 lui fasse directement allusion : ceux de Guillaume de Langeais, commandeur du Temple de La Rochelle, d'Ermangaud d'Aguilar, commandeur du Temple de Puyè Sivran, et d'un

30. Arch. nat., sc/N 3117 (Angleterre) ; Ellis, 1986, vol. I, M 213 (Clerkenwell) ; Borchardt et Jan (dir.), 2011, pl. IX (Allemagne) et VII (Autriche, Prague, Strakonice) ; Roger, 2007, X 14 (Bourgogne) ; Arch. nat., sc/D 9919 (Paris).

31. Borchardt et Jan (dir.), 2011, pl. IX (Jean von Rogow) ; Arch. nat., sc/F 7539 (Jean de Moulignon), sc/L 1084 (Jean Fouque), sc/L 1102 (Jean le Guillin) et sc/D 9921 (Jean de Gondevillier).

32. Je renvoie le lecteur aux travaux de Vaivre, 2006, ainsi qu'aux différentes contributions du présent ouvrage.

33. Nicholson, 2005, p. 96.

maître du Temple de Hongrie³⁴. Probablement s'agit-il aussi, dans le cas de l'ordre de l'Hôpital, d'un moyen permettant de distinguer aisément les sceaux des prieurés, celui de France (Ill. 50), puis ceux de Champagne et d'Aquitaine postérieurs au démembrement de 1317, offrant ainsi une très grande stabilité iconographique autour de cet emblème³⁵.

Jacques le Majeur n'est pas signalé parmi les saints les plus populaires des ordres militaires, mais le succès du voyage à Compostelle est tel qu'il est presque naturel de le retrouver, figuré en pèlerin, sur les sceaux de commanderies teutoniques de Nuremberg, Rothenburg ob der Tauber et Osová Bítýška, dont les chapelles sont placées sous son vocable³⁶. Dans la péninsule Ibérique, l'ordre éponyme de Santiago, qui place la figure du Matamore sur sa bannière depuis 1171, associe le plus souvent la coquille à l'épée sur les sceaux de ses dignitaires : Pelayo Pérez Correa, Don João Afonso, Don Diogo Moniz, maîtres de l'ordre de Santiago, Don Pedro Escacho, maître de Portugal, ainsi que sur les sceaux des commanderies de Mértola (Ill. 51) et de Santos-o-Novo. Ici, l'emblème joue pleinement sa fonction identificatrice : le combat mené par l'ordre contre les musulmans n'est rendu possible qu'avec l'aide de l'apôtre dont il porte le nom, qu'il a élu comme patron et auquel il voue une dévotion toute particulière³⁷.

Thomas est d'abord l'apôtre qui douta de la Résurrection, mais aussi celui dont certaines traditions firent un évangéliste de l'extrême Orient, distribuant l'argent du roi des Indes aux pauvres avant d'être martyrisé près de Madras. La représentation de l'*Incrédulité de saint Thomas*, extrêmement rare sur les sceaux médiévaux, illustre le culte rendu localement à ce saint, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, dans les bailliages teutoniques d'Allemagne et de Bohême-Moravie³⁸.

Saint Georges

En dépit des croisades, le recours aux saints guerriers sur les sceaux des frères ne constitue pas un enjeu idéologique et, sauf quelques rares dévotions particulières étudiées plus loin, la place qui leur est accordée est tout aussi

34. Arch. nat., sc/D 9871 (Guillaume de Langeais), sc/D 9925 (Ermengaud d'Aguilar) ; Saint-Hilaire, 1991, p. 103 (Hongrie).

35. Arch. nat., sc/D 9894 (Anselme, prieur de France), sc/D 9890 (prieuré de France), sc/B 1562 (prieuré de Champagne), sc/E 1638-1639 (prieuré d'Aquitaine). À ce sujet, voir : Roger, 2007, p. 62 et 68-70.

36. Arnold (dir.), 1990, n° VI.3.53 (Rothenburg) et VI.3.58 (Nuremberg) ; Borchardt et Jan (dir.), 2011, pl. XI (Osová Bítýška).

37. Gomes, 2005, p. 151. Sur ce point, voir : Josserand, 2009 ; Ayala Martínez, 2009 ; et Pimenta, 2009.

38. Borchardt et Jan (dir.), 2011, p. 205 (Allemagne et Moravie).

modeste que celle d'autres figures importantes du sanctoral des ordres militaires. Seule se distingue la figure de Georges, à travers deux matrices de qualité très inégale. Le premier sceau est celui de la commanderie du Temple de Tomar, fondée en 1159-1160 par Afonso Henriques, premier roi de Portugal, dont l'une des chapelles est placée sous le vocable du Cappadocien³⁹. Daté du milieu du XIII^e siècle, le sceau relève d'un archaïsme extrêmement surprenant pour une matrice de cette époque. Représenté à cheval, terrassant le dragon, Georges y correspond peu à l'image du guerrier redoutable supposé délivrer la princesse que présentent, au même moment, le sceau de l'abbaye de Saint-Georges-sur-Loire (1232) et celui du cardinal Godefroi de Alatro (1270)⁴⁰. Le couple cavalier/monture est totalement disproportionné ; le saint, dépourvu de la lance et de l'épée, ressemble davantage à un moine, tandis que le monstre s'apparente plutôt à un dauphin. La gravure de la légende, malhabile et à l'envers dans le cas de la lettre M de Tomar, témoigne du manque d'habitude de l'artisan pour la confection de ce type d'objets.

À l'opposé, le style du sceau de la commanderie teutonique de Prusse, documenté vers 1230, apparaît d'un modèle plus conforme aux réalisations sigillaires occidentales du premier tiers du XIII^e siècle⁴¹. Le Cappadocien, vainqueur du dragon – dont la dépouille est visible au second plan –, y apparaît debout, en fantassin, casqué et nimbé, revêtu du haubert, l'épée au fourreau, tenant sa lance de la main droite, la hampe posée sur le sol et la pointe débordant sur la légende, et, dans la main gauche, un bouclier orné de la croix pattée. De part et d'autre du champ, cinq lettres identifient le saint : *s(anctus) GEOR(gius)*. Cette représentation, très proche de la statue-colonne contemporaine du portail sud de la cathédrale de Chartres⁴², paraît présenter le saint, déjà vainqueur du monstre, en gardien de la Prusse, prêt à monter sur son cheval pour un nouveau combat qu'il accomplira à la tête de l'armée des frères teutoniques de la province, symboliquement unis dans une légende indissociable de l'image du champ (+ *s(igillum)FR(atru)M TEV[TONICORV]M IN PRVSCIA*). Figure majeure du sanctoral teutonique, figure tutélaire de la Prusse, cette représentation hiératique de saint Georges interpelle et devait faire écho à l'image du saint qui ornait la bannière des frères⁴³.

39. Gomes, 2009, p. 137.

40. Arch. nat., sc/D 8374 (Saint-Georges-sur-Loire) et sc/D 6144 (Godefroi de Alatro).

41. Arnold (dir.), 1990, n° VI.3.7.

42. Dehoux, 2014, p. 135.

43. La *Chronique* de Wigand de Marburg, citée par Demurger, 2002, p. 209, signale l'existence des trois bannières de l'ordre teutonique en 1385 : la bannière de la Vierge, la bannière de saint Georges et celle du grand maître.

Peu de saintes

À l'exception de la Vierge, la place accordée aux saintes sur les sceaux des ordres militaires est limitée. Ainsi, Marie-Madeleine, Barbara, Ursule, Euphémie de Chalcédoine, auxquelles un culte est rendu par les ordres de Terre sainte, sont totalement absentes⁴⁴. Sainte particulièrement vénérée au Moyen Âge – le récit légendaire de sa mort a inspiré de nombreux artistes –, Catherine est très populaire dans l'ordre de l'Hôpital, qui conserve une relique de son bras⁴⁵, mais aussi dans celui du Temple et chez les Teutoniques. Compte tenu de l'importance de la dévotion des frères à son égard, on peut être étonné de n'avoir gardé la trace que d'un seul sceau à son effigie, celui du commandeur teutonique de Sainte-Catherine de Cologne, qui souhaitait ainsi rappeler la dédicace de son institution⁴⁶.

Élisabeth de Hongrie (1207-1231) est la seule sainte moderne du corpus. Fille du roi André II de Hongrie, Élisabeth épouse le landgrave de Thuringe Louis IV. Veuve en 1227, elle se retire à Marbourg pour y fonder un hôpital franciscain où elle se consacre, comme simple sœur, aux pauvres et aux malades. À la suite des miracles accomplis sur sa tombe, son beau-frère, Conrad de Thuringe, obtient sa canonisation en 1235, transfère l'hôpital de Marbourg à l'ordre teutonique, tandis que la bannière de sainte Élisabeth figure désormais aux côtés de celles de la Vierge et de saint Georges en tête de l'ost, manifestant ainsi « la double vocation, militaire et hospitalière, des Teutoniques⁴⁷ ». En 1265 au plus tard, le sceau du bailli de Hesse-Marbourg présente sur son sceau l'image de la sainte, tenant une bougie allumée de la main droite et un livre de la main gauche, allusion à la parabole des vierges folles et des vierges sages (Matthieu 25, 1-13), qui fait écho à la réputation qu'avait Élisabeth de passer ses nuits à veiller en prière⁴⁸ (Ill. 52). Cette vertu, assez rare dans l'iconographie de la sainte, fut soutenue lors du procès de 1235, avant d'être reprise dans la *Légende dorée*⁴⁹.

Quelques dévotions personnelles

Le corpus révèle enfin des exemples de sceaux personnels ou de signets témoignant d'une dévotion privée de quelques frères, indépendante des patronages généraux ou locaux des ordres. L'un des cas les plus intéressants est probablement offert par le sceau de Conrad de Thuringe, le propre

44. Nicholson, 2005, p. 91-113.

45. Nicholson, 2005, p. 100.

46. Arnold (dir.), 1990, n° VI.3.44.

47. Demurger, 2002, p. 186-187. Sur le culte rendu à cette sainte par les Teutoniques, voir Toomaspoeg, 2001, p. 65-66.

48. Arnold (dir.), 1990, n° VI.3.38.

49. Jacques de Voragine, 1967, t. 2, p. 348-367.

beau-frère d'Élisabeth de Hongrie. Homme particulièrement violent, il s'en était pris physiquement à l'archevêque de Mayence et avait mis le feu à la ville de Fritzlar en 1232. Entré dans l'ordre teutonique, dont il deviendra grand maître en 1239, Conrad affiche sur son sceau son changement de vie en choisissant le thème de la Conversion de saint Paul. Saul, à terre sur le chemin de Damas, est écrasé par les rayons lumineux émanant de la main de Dieu sortant des nuées, que complète dans le champ du sceau l'inscription : « SAVLE QUID ME P(ER)SEQ(UE)RIS ?⁵⁰ ». Ce thème iconographique, rare et pour tout dire inédit sur un sceau, témoigne à la fois du repentir sincère d'un homme, décidé à afficher aux yeux de tous au bas des actes sa propre conversion, mais également d'une commande extrêmement précise auprès du graveur de la matrice. Un tel exemple rend compte, s'il en était besoin, de l'intérêt que revêt l'étude des choix sigillaires pour la compréhension des systèmes de pensée individuels ou collectifs du Moyen Âge.

Un autre modèle, contemporain de quelques années, mérite attention. Il s'agit du sceau qu'utilise Guillaume de Gonesse, commandeur templier du Passage (*magister passagii*), vers 1255⁵¹ (Ill. 53). Ce dignitaire basé à la commanderie de Marseille est responsable de l'acheminement du matériel et des hommes entre l'Occident et l'Orient⁵². Ce petit sceau rond (25 mm) et anépigraphique figure saint Georges à cheval terrassant le dragon. D'un style archaïsant, ce sceau ne peut être rattaché aux modèles occidentaux classiques des XII^e et XIII^e siècles. La disproportion entre la tête et la croupe du cheval, l'allure inhabituelle du cavalier, les traits du dessin qu'augmentent les sillons dissymétriques du monstre et des étoiles du champ sont autant de caractéristiques apparentant la gravure à une intaille. De toute évidence, nous sommes ici en présence d'un sceau privé d'inspiration orientale, peut-être d'un anneau sigillaire à l'intérieur duquel a été enchâssée une pierre achetée en Terre sainte et dotée, aux yeux de son propriétaire, de vertus prophylactiques capables de le protéger lors de ses fréquentes traversées de la Méditerranée.

Ce rapide tableau de la spiritualité des ordres militaires à travers les images sigillaires délivre plusieurs enseignements. Tout d'abord que les choix des frères répondent à des critères bien établis. Destiné à identifier de manière synthétique le sigillant, à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'une personne morale comme une commanderie ou une province, le sceau répond efficacement à ce cahier des charges par le choix du saint de la dédicace, du saint patron d'un territoire ou d'un ordre, éventuellement de leur saint patron dans le cas des dignitaires. Les autres ordres monastiques et,

50. Arnold (dir.), 1990, n° VI.3.6.

51. Arch. mun. de Dijon, TC L., I, 23 C30.

52. Carraz, 2009a.

de manière générale, les autres institutions ecclésiastiques n'ont pas agi différemment. On ne s'étonne pas ainsi de trouver une représentation de la Lapidation de saint Étienne sur le sceau des Teutoniques de Spire, dont le protomartyr constitue la figure tutélaire du diocèse⁵³, ou de Lazare sur quelques matrices anglaises de l'ordre éponyme⁵⁴.

Ce tableau confirme ensuite, pour une large part, ce que nous savions de la spiritualité des ordres, à savoir la prééminence de la Vierge et du Christ chez les Teutoniques et de Jean-Baptiste chez les Hospitaliers. L'ordre du Temple accorde pour sa part une place prépondérante au Christ, toujours figuré de manière allégorique par l'intermédiaire de la croix ou de l'Agneau. Pour autant, deux aspects méritent d'être particulièrement soulignés. D'une part, l'extrême variété iconographique du corpus teutonique, riche d'une quarantaine de thèmes différents, qui renouvelle en profondeur notre connaissance de la culture et de la spiritualité des frères. D'autre part, l'absence d'un grand nombre de saints auxquels un culte était rendu, comme Laurent ou les Maccabées, des saints guerriers dont la protection aurait pu être particulièrement recherchée du fait de la vocation des ordres, mais surtout de la plupart des figures féminines. Avant d'en tirer des conclusions définitives, rappelons que cette étude ne constitue qu'une première approche à partir d'un corpus limité, et que nombre de sceaux sont aujourd'hui perdus.

Si l'on considère l'objet lui-même, que constitue le sceau, il faut garder à l'esprit qu'une matrice gravée à l'effigie de la Vierge, du Christ ou d'un saint, portée sur lui par le sigillant, en bague ou autour du cou, devient un objet de prière et de dévotion de la même manière que la phase essentielle du scellage d'un acte peut être accompagnée d'une liturgie, d'un cérémonial sur l'autel ou des reliques, de prières durant lesquels le saint est pris à témoin de l'accord qui vient d'être passé par les contractants de l'acte. La commande d'une matrice n'est donc pas un acte anodin, d'autant plus que sa fabrication est un travail coûteux et délicat. Certains sceaux des frères sont de véritables bijoux, d'autres de médiocres gravures, et il faut bien avouer que nous ignorons quasiment tout du choix du graveur, du sujet et de l'élaboration de la composition.

Mais l'iconographie des sceaux des ordres militaires n'est pas uniquement empreinte de leur spiritualité. Une étude globale montrerait aussi les liens que conservent les dignitaires avec le milieu aristocratique dont ils sont issus. Devenus religieux, ils n'oublient pas leurs racines et nombreux

53. Arnold (dir.), 1990, n° I.3.63.

54. Londres, British Library, Seal D.CH.37 (prieuré de Burton Lazars) et Seal LXVI 48a (Confraternité de Saint-Lazare) ; voir : Marcombe, 2008 ; et Touati, 2009, p. 822.

sont ceux qui tiennent à manifester à travers leurs matrices l'éducation qu'ils ont reçue et la culture qui est la leur, une culture d'essence chevaleresque dont témoignent de nombreux autres sceaux équestres, héraldiques, parlants ou sertis d'intailles profanes. À la fois chevaliers, moines et paysans, les frères des ordres militaires traduisent aussi dans leurs sceaux la synthèse de « l'imaginaire du féodalisme ».

TABLE DES MATIÈRES

Catherine VINCENT	
<i>Préface</i>	7
Damien CARRAZ et Esther DEHOUX	
<i>Introduction générale</i>	11
 L'image-objet dans les commanderies : premiers bilans	
Damien CARRAZ	
<i>À l'orée d'une enquête : image peinte et lieux de culte des ordres militaires dans l'espace français</i>	21
Christian DAVY	
<i>La peinture murale des ordres militaires : une production originale ?</i>	37
Damien CARRAZ et Yoan MATTALIA	
<i>Images et ornements. Pour une approche de l'environnement visuel des ordres militaires dans le Midi (XII^e-XV^e siècle)</i>	47
Arnaud BAUDIN	
<i>Le sceau, miroir de la spiritualité des ordres militaires</i>	69
 Dévotions et pratiques sociales au miroir de l'image : études de cas	
Cécile VOYER	
<i>Orner la maison de Dieu. Les décors de quelques églises templières et hospitalières de Saint-Jean de Jérusalem au XIII^e siècle</i>	85
Marie CHARBONNEL	
<i>Mémoire christique, mémoire de l'ordre. Les peintures de la chapelle Saint-Jean de la commanderie hospitalière de Chauliac (Puy-de-Dôme)</i>	103
Virginie CZERNIAK	
<i>Les décors peints de la commanderie hospitalière de Soulomès en Quercy : spécificités ou conformité ?</i>	115
Laurent MACÉ	
<i>Sceau du miles conversus. Entre l'idéal cistercien et le modèle templier (seconde moitié du XII^e siècle)</i>	127

Sainteté guerrière, guerre sainte et Terre sainte en images

Gaetano CURZI

Crociate, ordini militari e santi guerrieri: culto e iconografia in Italia centromeridionale 145

Joan FUGUET SANS et Carme PLAZA ARQUE

Culto a los santos y lucha contra el Islam en las Órdenes Militares de la Corona catalano-aragonesa 155

Sebastián SAVALDÓ

The Perception of Byzantine Iconography in the Order of the Knights Templars in Arago-Catalonia 169

Esther DEHOUX

Vaincre le dragon. Saint Georges et les Templiers 181

Philippe JOSSERAND

Conclusion : Le regard de l'historien 195

Claude ANDRAULT-SCHMITT

Conclusion : Le regard de l'historienne de l'art 203

Bibliographie générale 209

Index des personnes 255

Index des lieux 259

Résumés 267

Présentation des auteurs 277

Table des illustrations 281